

L'IDÉE DE NATURE SELON LE PÈRE LENOBLE

Michel Jouhaud
Bordeaux, France

Je voudrais rappeler la mémoire d'un grand épistémologue, trop vite oublié, Robert Lenoble, entré au CNRS en 1947 et mort en 1959. Il soutint ses thèses en 1943; sa thèse principale était intitulée *Mersenne ou la naissance du mécanisme* et sa thèse complémentaire, *Essai sur la notion d'expérience*. La seconde thèse se place, à mon sens, dans la lignée de Léon Brunschvicg. Mon maître et ami Jean Lacroix, dans un cours de 1943 sur l'idéalisme, qui s'inspirait en partie de la thèse, alors récemment parue, de P. Etcheverry, *L'idéalisme français*, distinguait deux types d'idéalisme: l'idéalisme dialectique d'Octave Hamelin et l'idéalisme critique de Léon Brunschvicg. L'idéalisme de Brunschvicg n'est pas dialectique, car, à la différence d'Hamelin, il ne se propose pas de déduire *a priori* «les éléments principaux de la représentation». En revanche, pour Brunschvicg, la science est le résultat, toujours changeant, de compromis entre une nature perpétuellement ingénieuse et l'esprit humain, non moins perpétuellement ingénieux, à qui cette nature lance sans cesse des défis; et l'expérience se situe au confluent de ces conflits sans cesse renouvelés. La conception de l'expérience chez Lenoble me semble aller dans le même sens, mais quand il dit, au début de son *Histoire de l'idée de nature*: «toutes les époques se sont définies comme logiques et scientifiques par rapport à leurs devancières prélogiques et préscientifiques»¹, il renonce à l'idée brunschvicgienne qu'il y aurait des «âges de l'intelligence»². Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'idée des âges de l'intelligence n'est pas un héritage du positivisme: c'est une préfiguration des recherches d'épistémologie génétique de Jean Piaget; on ne sait pas assez que Piaget suivit l'enseignement de Brunschvicg pendant un an ou deux, mais que le disciple donna d'utiles suggestions au maître.

Comme le montre l'*Esquisse*, l'idée de nature est ambiguë, ou plus exactement, elle est à double versant. Il y a de la nature une idée magique, et il y en a une idée scientifique. Etymologiquement, le mot *natura* dérive du verbe *nascor, nasci*, autrement dit: est naturel ce qui est de naissance. C'est la même chose en grec, où la φύσις fait allusion à la croissance des plantes. En ce premier sens, la nature, c'est la nature mère et nourricière, Déméter, celle qui prodigue la nourriture à l'aide de seins aussi surabondants que ceux de la grande Diane des Ephésiens. Mais au sens scientifique, la nature est

¹ Robert Lenoble, *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 39.

² Léon Brunschvicg, *Les âges de l'intelligence*, Paris, F. Alcan, 1934.

objectivée et relève du déterminisme. Seulement les deux sens, magique et scientifique, mettront longtemps à se distinguer, et garderont des adhérences. La conception scientifique essaiera de se dégager de la conception magique, et cela donnera lieu à des alternances entre des adhérences et des oscillations; mais pas exactement des alternances, car à certaines époques et chez beaucoup d'auteurs, on tiendra simultanément l'adhérence et l'oscillation. Ce thème court dans tout l'ouvrage.

En même temps, Lenoble essaie d'enraciner les mutations de la science dans la psychologie, y compris l'inconscient collectif. A quoi s'ajoute le thème de l'introversiion et de l'extraversiion. L'introversiion renforce la conception magique de la nature, l'extraversiion renforce la conception objectiviste.

Et c'est alors que, paradoxalement, Lenoble considère Socrate comme le fondateur de la physique. Il soutient que malgré son *γνώθι σαυτόν*, Socrate était extraverti – et peut-être en effet, s'il n'avait pas été extraverti, n'aurait-il pas passé des journées entières à discuter sur l'agora – et qu'il accomplit une rupture avec l'animisme, d'où la possibilité de la physique³.

En revanche, Lenoble n'est pas favorable à Platon. Les spéculations cosmologiques du *Timée* sont à ses yeux, disons-le anachroniquement, trop romantiques pour fonder une physique⁴. Les vrais fondateurs de la physique furent Aristote⁵, puis Démocrite, Epicure et Lucrèce⁶, qui proposèrent une conception positive de la nature.

Suit alors un long chapitre sur Pline, le célèbre géographe romain. Pline, dit l'Ancien pour le distinguer de son neveu Pline le Jeune, qui s'occupait d'art dramatique. On sait qu'aux derniers jours de Pompéi, Pline mourut par scrupule scientifique: pour mieux observer l'éruption du Vésuve, il affréta une barque mais fut englouti avec celle-ci par un raz-de-marée consécutif à l'éruption.

Mais il avait écrit une *Histoire naturelle* qui est un monument d'érudition. Il avait tout lu, et recueilli tous les ragots qui se transmettaient oralement dans l'Empire. Ce n'était pas un penseur original, et Lenoble le qualifie, avec raison, de compilateur⁷. Mais il tente de rationaliser, et s'il admet certaines légendes, il en refoule d'autres. Il croit aux vertus thérapeutiques des plantes, et serait aujourd'hui un adepte des médecines douces. Il considère comme un bon préservatif contre les sortilèges de cracher trois fois dans son urine⁸. Il recommande à ses compatriotes de consommer des produits dégagés des traces de plomb, *sine plumbi reliquiis*⁹. La question était importante à l'époque, où tous les Romains souffraient de saturnisme,

³ R. Lenoble, *op. cit.*, p. 61.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, p. 71.

⁶ *Ibid.*, chap. III.

⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁸ *Ibid.*, p. 195.

⁹ *Ibid.*, p. 202.

c'est-à-dire d'intoxication par le plomb, parce que l'eau courante leur arrivait par des canalisations de plomb. A notre époque, Pline aurait fait campagne pour le carburant *bleifrei*, qui se débite par des pompes peintes en vert écologique.

Cela dit, Pline refoule certaines légendes colportées dans l'Empire par des voyageurs qui s'étaient rendus en Iran, en Inde et en Chine, et qui parlaient de trésors fabuleux et de monstres effrayants. Mais ces voyageurs étaient d'habiles commerçants qui circulaient pour faire de l'import-export. Et Pline, suivi par Lenoble, les soupçonne d'avoir parlé de trésors fabuleux dans un but publicitaire, pour allécher la clientèle, et d'avoir parlé de monstres redoutables pour détourner les pusillanimes de les suivre sur des routes dont ils voulaient garder le monopole¹⁰.

Mais ce qui fait l'importance de l'*Histoire naturelle* de Pline, c'est qu'elle servit de manuel pendant tout le Moyen Âge, et assura donc le relais entre la science antique et la science moderne.

On arrive donc au XVI^e siècle, mais c'est décevant:

Le développement du XVI^e siècle fut exclusivement littéraire et artistique. La philosophie et la science ne marquent aucun progrès, sauf évidemment quelques découvertes de détail, mais sont plutôt en régression; on quitte la systématisation d'Aristote pour retourner à de très vieux thèmes animistes, magiques¹¹.

La révolution scientifique se produisit donc au XVII^e siècle, avec Galilée, Mersenne, Descartes et Pascal. Les faits sont assez connus pour que nous n'y insistions pas.

Mais au XVIII^e siècle, la nature scientifique se trouve enveloppée par une nature artistique et littéraire. C'était une nouveauté, non par rapport au XVI^e siècle, mais par rapport au XVII^e, période d'humanisme guindé où personne ne s'intéressait à une nature littéraire et artistique. Sauf La Fontaine, qui s'élevait contre la théorie des animaux-machines:

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire¹².

Après les épanchements littéraires du XVIII^e siècle, le XIX^e revient à un mécanisme plus dur. Plus dur que chez Descartes. Pour Descartes, l'univers fonctionne mécaniquement, et les animaux sont des machines. Mais le système est supervisé en permanence par l'Ingénieur Suprême. Comme l'avait

¹⁰ *Ibid.*, p. 164-165.

¹¹ *Ibid.*, p. 279.

¹² Jean de La Fontaine, *Discours à Madame de La Sablière*, cité par R. Lenoble, *op. cit.*, p. 333.

pressenti La Fontaine, si les animaux sont des machines, nous en sommes d'autres, comme le disait La Mettrie, et, comble de dérision, le savant lui-même devient machine, comme il le disait encore¹³. Il est vrai qu'il y a une part de bluff dans la victoire du mécanisme¹⁴.

Robert Lenoble n'a pas vécu assez longtemps pour connaître Jacques Monod, l'auteur de l'ouvrage *Le hasard et la nécessité*. Mais il termine en citant un passage assez désenchanté de Jean Rostand, qui fait état du triomphe du mécanisme, mais qui exprime *in fine* l'angoisse qui en résulte: «Ceux qui croient en un Dieu pensent-ils à sa présence aussi passionnément que nous, qui n'y croyons pas, à son absence?»¹⁵ Lenoble conclut: «Ce cri pascalien ne suffit-il pas à ruiner d'un coup les assises d'une Nature simple machine?»¹⁶

¹³ R. Lenoble, *op. cit.*, p. 376.

¹⁴ *Ibid.*, p. 331.

¹⁵ Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*, Paris, Stock, 1955, p. 106 et 130; cité par R. Lenoble, *op. cit.*, p. 377-378.

¹⁶ R. Lenoble, *op. cit.*, p. 378.